CASTRO , A DE

UNE REBELLION A TIMOR
EN 1861

XXII:-
327

XXII
329

Item id: 0000 380 5274

PERPUSTAKAAN NASIONAL RI.

Tanggal	:	6 Maret 2012
No. Induk	:	19907/PN-MUSEUM/'12
BIB - ID	:	0010 - 42956560
Beli / Hadiah	:	Ex. Museum

PERPUSTAKAAN NASIONAL

UNE

Ex-gouver

Avant d'entrer
Timor, au mois
ques observations

La possession
d'une conquête;
gal pour la sauv
litique à suivre,
mansuétude du g
Il résulte de ces
royaumes soumis
de leur part.

Ce sont des
joyau à la couro
comment les cho
nous ont rien lai
donc que des co

Les missionnai

Ils y ont trou
multitude de répu
posé à embrasser

XXII 327
N.2

UNE RÉBELLION À TIMOR

EN 1861,

PAR

A. DE CASTRO,
Ex-gouverneur des possessions Portuguises à Timor.

Avant d'entrer dans les détails de la révolte qui a éclaté à Timor, au mois de Mars 1861, que l'on nous permette quelques observations préalables.

La possession de Timor par les Portugais n'est pas le résultat d'une conquête; de là le peu de forces envoyées par le Portugal pour la sauvegarder; de là le manque d'unité dans la politique à suivre, le manque de centralisation; de là aussi la mansuétude du gouvernement Portugais en fait d'administration. Il résulte de ces faits une sorte d'indépendance reservée aux royaumes soumis et une obéïssance toute spontanée et volontaire de leur part.

Ce sont des missionnaires Dominicains qui ont ajouté ce joyau à la couronne de nos rois. On ne peut savoir au juste comment les choses se sont passées; car ces missionnaires ne nous ont rien laissé de positif sur cette matière. Nous n'avons donc que des conjectures, d'ailleurs très-vraisemblables.

Les missionnaires sont arrivés à Timor vers 1561.

Ils y ont trouvé un peuple à l'état sauvage, divisé en une multitude de républiques ou tribus, d'un caractère doux et disposé à embrasser la religion chrétienne. L'opinion émise par

quelques chroniqueurs qu'il y avait déjà à Timor de puissants états, ne peut être qu'une fiction. En effet les puissants états supposent un certain degré de civilisation, et ce fait n'a pas été constaté par les missionnaires à l'époque de leur arrivée à Timor. On ne rencontre pas non plus à Timor des traces de l'invasion Mongole ou Mahométane; pas une tradition, pas une ruine, attestant le passage de ces deux peuples conquérants, comme on en trouve à Java et dans quelques autres îles de la Malaisie.

Tout nous fait présumer que Timor a été primitivement occupé par des hommes de race Malaise, venus de l'est, étrangers à toute civilisation, et fuyant peut-être les invasions faites dans d'autres îles. Ces fugitifs ont peuplé Timor de l'est à l'ouest, gardant touts les caractères de l'état sauvage, se formant peu à peu en tribus plus ou moins puissantes, sans jamais acquérir cette suprématie civilisatrice dont nous entretiennent à tort quelques chroniqueurs à l'imagination féconde.

Ces missionnaires ont donc trouvé des sauvages, comprenant fort peu la morale des préceptes évangéliques, mais faciles à se laisser imposer par la pompe du culte catholique et disposés bientôt à accepter avec une foi naïve les dogmes qu'ils leur prêchaient. S'ils avaient trouvé à Timor un peuple professant une certaine religion, ils auraient eu à soutenir contre le fanatisme des luttes sanglantes qui se seraient terminées par leur propre expulsion de l'île, mais ils n'ont trouvé que des hommes pacifiques, ignorants et crédules, et leurs travaux ont été couronnés d'un succès incontestable. En leur prêchant l'Evangile, ils n'ont pas oublié qu'ils étaient Portugais, et ils ont su rattacher Timor au Portugal par des liens tout-à-la-fois religieux et politiques.

Nous ne pouvons que conjecturer la manière dont ils s'y sont pris pour consolider ces liens. C'est en leur dépeignant avec enthousiasme les grandeurs et la puissance du Portugal, à cette

époque la première marine de l'Europe, que ces missionnaires, respectés comme des dieux, ont impressionné vivement ces natures primitives et leur ont fait désirer de se mettre sous la protection des redoutables navigateurs.

Ainsi s'est faite, selon toutes présomptions, cette pacifique prise de possession de Timor au nom du Portugal; elle semblait tellement répondre aux vœux des peuples, que le Portugal n'a pas cru devoir envoyer des troupes pour affermir cette soumission volontaire. Il s'est contenté d'expédier des employés et des fonctionnaires pour fonder et organiser. C'est donc sur un consentement unanime que se fond l'établissement des Portugais à Timor.

Ce protectorat, plus tard converti en souveraineté par l'adhésion des habitants, ne leur imposait que des charges relativement minimes et supportables.

Ces charges ne consistèrent et ne consistent encore que dans un très petit impôt territorial, l'obligation de fournir au gouvernement des contingents en cas de guerre, et quelques corvées, soit pour des travaux publics, soit pour certaines réquisitions.

En échange de ces charges le Portugal s'obligeait à maintenir l'ordre entre les tribus, à protéger les faibles contre les usurpations de la force, à empêcher toute prise de possession étrangère.

La domination Portugaise semblait donc bénévolement et solidement établie, sans luttes à redouter et à soutenir, et les quelques révoltes qu'il a fallu combattre n'ont été dues qu'à l'incapacité ou aux malversations des fonctionnaires.

Ces révoltes, toutefois, n'ont fait que consolider la legitimité de notre prise de possession et ont démontré de la manière la plus évidente la moralité de notre domination. Car la souveraineté du Portugal était devenue pour le peuple en masse une chose sacrée; le respect du pavillon Portugais un sentiment religieux, l'amour du Portugal un culte et un besoin.

Si quelques tribus égarées par des meneurs ambitieux venaient à se révolter, ce n'était que pour un moment; elles se troublaient bientôt, perdaient confiance en leurs actes, ne levaient qu'à moitié l'étendard de la rébellion, puis, l'ivresse passée, revenaient d'elles mêmes faire amende honorable au gouvernement Portugais, promettant de le servir désormais avec désintéressement et dévouement.

Ainsi s'expliquent et l'avortement des rébellions et la facilité du gouvernement à les dompter sans troupes régulières. Contraste frappant avec ce qui s'était passé aux Grandes-Indes, en Afrique, où la compression a dû forcer à l'obéissance ceux que l'épée des Portugais avait vaincus. Ici c'est l'affection des peuples qui nous a soutenu et nous soutient encore. Il est vrai que cette confiance, peut-être un peu trop exagérée, nous a fait négliger la défensive et qu'en cas d'attaque étrangère ou de révolte sérieuse, nous ne serions pas en état de repousser les tentatives.

Qu'on nous permette, en passant, d'émettre notre opinion au sujet d'une usurpation étrangère. Le droit public nous assure contre une invasion à main armée; une conflagration Européenne pourrait seule nous entraîner dans de pénibles embarras. Dans ce cas, la Neerlande est la seule puissance que nous ayons à craindre. Mais ce royaume donnerait alors tête baissée dans des difficultés inextricables; il lui faut, avec le peu de marine militaire dont il peut maintenant disposer, protéger ses vastes possessions, et comment pourrait-il en distraire quelque parcelle sans nuire à son immense commerce. Mais admettons la supposition d'une attaque, soit de la Neerlande, soit d'une puissance quelconque: nous osons affirmer qu'une pareille expédition serait le tombeau des assaillants. En effet, les peuples, qui nous sont soumis, peuvent, dans un instant d'égarement secouer notre domination; mais jamais on ne les verra disposés à arborer un autre pavillon que le pavillon Portugais. Ce qu'il

en a coûté à la Neerlande pour réduire Larantuka et forcer les vaincus à reconnaître le drapeau Neerlandais, chacun le sait. Viennent une usurpation préméditée, un débarquement subit, vous verrez les indigènes se soulever, comme un seul homme, à la voix du gouverneur Portugais. A défaut de batailles rangées, on attendrait les envahisseurs dans les montagnes, on leur disputerait pied à pied chaque pouce de terrain. A cette nouvelle guerre de guérillas, il faut ajouter les fièvres, le manque de vivres qui ne seraient pas nos plus faibles auxiliaires et nous débarrasseraient bientôt d'eux.

Cette disposition des indigènes à notre égard ne doit pas nous faire négliger les moyens de défense et de vigueur en cas d'une révolte à l'intérieur. Nous n'avons pas à craindre, il est vrai, un soulèvement général, mais il importe de se prémunir contre ces soulèvements partiels, qui, à la longue, pourraient affaiblir notre influence. Nous avons réprimé jusqu'ici ces insurrections éphémères et partielles au moyen de troupes irrégulières et levées sur les lieux, il est temps que le Portugal prenne des mesures efficaces et prévienne la possibilité d'une insurrection générale. Les événements de 1861 en ont démontré la nécessité. Du reste, la métropole semble depuis ce temps avoir compris l'urgence des moyens efficaces; la garnison Portugaise a été renforcée et suffirait à étouffer un soulèvement partiel. En outre, un navire à vapeur va venir stationner sur les brisans de Timor, prêt à manoeuvrer au moindre signe du gouverneur. Ce n'est pas tout; la métropole vient de s'imposer de nouveaux sacrifices d'argent pour améliorer la colonie.

Timor, nous en avons la conviction, va entrer dans une ère nouvelle de prospérité, grâce aux mesures énergiques de la mère-patrie. Que celle-ci emploie les moyens répressifs pour assurer le repos public, pour forcer au travail une population molle et fainéante; qu'elle envoie les subsides nécessaires à l'impulsion civilisatrice et nous répondons de son avenir.

C'est de la culture du café que dépend, selon nous, l'avenir prospère de Timor. Cette culture a pris dans les derniers temps des développements qu'il faut encourager par tous les moyens possibles. Le café de Timor est d'une excellente qualité, et supérieur à celui de Celèbes et de Java. Un système de monopole, pareil à celui qui se pratique dans les colonies Neerlandaises, peut donner à notre gouvernement un revenu suffisant pour subvenir aux dépenses de la colonie.

Il est grand temps de prendre à l'égard de Timor, dédaigné jusqu' ici par le Portugal, les mesures les plus efficaces. Le temps est au progrès: il faut marcher avec le temps. Ce qui s'est passé en Chine, et ce dont nous sommes encore témoins, vont changer la face de cette partie du monde.

Les barrières, qui séparaient l'empire du milieu du reste de la terre, vont tomber; le flot des émigrants Chinois va inonder l'Archipel Indien; d'un autre côté l'Australie prend chaque année des développements gigantesques. De ces faits irrécusables il en résultera un courant inévitable de relations entre le Céleste-Empire et le continent Australien. Ce courant rencontrera Timor, et en fera un point important de relâche et de transit. Jamais époque ne fut plus favorable pour donner à cette possession une impulsion dont les résultats sont incalculables.

Si la Neerlande a semblé jusqu'-ici négliger de tirer part de ses possessions Timoriennes, ce n'est pas pour nous une raison de l'imiter. Elle peut, sans nuire à son vaste ensemble de colonies, mettre un peu de côté une possession, qui n'est qu'un point insignifiant, comparé à son immense empire des Indes. Comment pourrait-elle, d'ailleurs, distraire des forces insuffisantes pour protéger ses colonies?

Le Portugal, au contraire, plus restreint dans ses possessions, peut concentrer ses forces.

Qu'il le veuille une bonne fois, et ni les moyens, ni le génie colonisateur ne lui feront défaut. N' a- t- il pas donné des

preuves convaincantes de son esprit de colonisation en créant l'empire du Brésil? L'Angleterre et l'Espagne peuvent seules lui disputer l'honneur d'avoir transformé en empires indépendants des pays de conquête. A défaut d'autre gloire, l'empire du Brésil suffirait. Jusqu'ici l'état peu satisfaisant de ses finances l'a empêché de faire fleurir et Timor et ses autres colonies. De là l'abandon forcé dans lequel on les a laissés. Mais maintenant que le Portugal se relève, que ses finances s'améliorent, que sa marine renaît, il va tendre la main aux colonies en détresse, et reprendre par là sa place à coté des premières puissances coloniales. C'est le rang que lui assignent les deux Archipels du Cap vert, la Guinée, les deux iles St. Thomas et du Prince, le vaste territoire d'Angola, Mosambique, Goa, Macao et Timor.

Révenons maintenant à la rébellion de 1861 à Timor. Nous n'assisterons pas à des luttes sanglantes et acharnées comme celles des Indes Anglaises. Tout s'est passé d'une manière plus pacifique. Dans le récit qui va suivre, on pourra apprécier le caractère d'un peuple timide, presque sauvage encore, et en même temps guerrier, mais à sa manière.

Quelques peuplades de l'est venaient d'être soumises par les armes, et toute la colonie semblait tranquille. Pas le moindre symptôme de mécontentement ou de révolte. Sûr du repos public, le gouverneur partait pour Java, afin de rétablir sa santé délabrée par le climat insalubre de Delly. En son absence, un officier supérieur, Mr. Cabreira, prit en mains les affaires. Vers le mois de Février 1861 le bruit se répandit qu'un radjah, à l'ouest de Delly, s'était mis en état de révolte. Ces bruits furent confirmés par la fuite des travailleurs employés aux travaux publics. Peut-être ceux-ci craignaient-ils pour eux-mêmes les embarras d'une rupture entre le gouvernement Portugais et le radjah? Cette hypothèse est rendue vraisemblable par les diverses enquêtes, établies à cet effet, et qui ont de plus prouvé

qu'il y avait eu des insinuations secrètes de la part de leurs chefs respectifs.

Le gouverneur *ad interim*, pour savoir au juste ce qui se passait dans la province révoltée, y envoie un officier dont on connaissait les bons rapports d'amitié avec le radjah. L'officier se rend à la résidence du radjah, le fait appeler, mais sans résultat. Celui- ci refuse de paraître.

L'officier revient et rapporte qu'il a vu des retranchements, mais ne signale aucun acte d'hostilité à son égard. Il y avait évidemment un cas de résistance de la part du radjah, bien que l'on ne pût qualifier de révolte son refus de paraître.

Le gouverneur *ad interim*, surpris par un événement qu'il n'avait pu prévoir, jeté dans une sorte de perplexité que ses fonctions et sa responsabilité temporaires rendent excusable, ne prit aucune mesure de repression et préfera attendre le retour du gouverneur titulaire.

Au mois de Mars, autre bruit de révolte: c'est, dit-on, la province de Lacló, qui en donne le signal.

Lacló est situé à l'est de Delly, entre Delly et les autres provinces de l'est, restées fidèles. En cas de révolte, il pouvait couper toute communication. Ces bruits de révolte, malgré leur consistance, éveillaient le doute à Delly: on se disait que le régent de Lacló et sa famille avaient reçu du Portugal tant de preuves de sympathie et de considération, que ce régent avait donné jusqu'alors de si éclatants temoignages de loyauté et d'obéissance, qu'il était impossible de croire à une pensée de rébellion. Mr. Cabreira voulut par lui-même s'assurer de la situation des esprits et se rendre à Lacló. Il en fut dissuadé par Mr. Caiado, qui s'offrit de risquer une pareille démarche. Ce dernier se dirige vers Lacló, parle à la femme du régent, qui semble tout ignorer ou ne veut rien dire; il mande alors le régent, qui, après de vagues éclaircissements, fait entendre qu'en effet ces sujets sont alarmés et excités par les menées

d'un lieutenant-colonel. Cet homme, ajouta-t-il, est le véritable agitateur, et ne s'est pas rendu aux conseils de lui, régent. Le délégué de Mr. Cabreira fait appeler ce lieutenant-colonel, qui ne se présente pas. Sa mission terminée, il revient à Delly, présente son rapport, fait observer qu'il a vu beaucoup de retranchements, ajoute que sa tente a été entourée d'hommes armés, et qu'à son retour, au moment d'une pluie torrentielle, on lui a refusé de s'abriter dans une baraque.

Telle était la situation des affaires et des esprits.

Il était clair que si les hostilités n'avaient point encore commencé, c'est qu'on n'avait pas jugé les circonstances opportunes, et qu'on n'attendait qu'une occasion. Elle se presenta bientôt. Un ancien sergent, que les balles de l'armée de D. Miguel avaient épargné, s'était fait colporteur. Un matin, il sort de Delly avec son ballot de marchandises. Arrivé à un village entre Delly et Laclo, ou chacun lui conseille de ne pas poursuivre, il se remet en route avec le courage d'un homme qui a bravé la mort et peut encore manier la carabine: il parvient à la montagne de Liboni, se voit arrêté par une troupe de gens armés. Après quelques vaines tentatives de résistance, il est forcé de se rendre. On lui enlève ses marchandises, le peu d'argent qu'il possède et on l'enferme en attendant les ordres du lieutenant-colonel: «Coupez-lui la tête", envoie dire ce dernier. «Les bandits joignant l'ironie à la cruauté, délient le prisonnier: «va-t'en, tu es libre", lui crient-ils. A peine le pauvre sergent a-t-il fait quelques pas, qu'on lui tire un coup de pistolet à bout portant, on lui coupe la tête, et cette tête est portée en triomphe.

Cet assassinat soulève à Delly une émotion douloureuse. Aussitôt des mesures sont prises pour faire face aux évènements. Delly est déclaré en état de siège; on distribue des armes aux indigènes, élève des retranchements pour prévenir les surprises; les provinces de l'ouest reçoivent l'ordre d'accourir au secours de

Delly et de prêter main-forte au gouverneur intérimaire. Sur ces entrefaites, le 6 avril, arrive le gouverneur titulaire. Critique était la situation des affaires, bien différente de celle qu'il avait laissée à son départ pour Java. Il prend aussitôt les mesures les plus nécessaires, nommé Mr. Cabreira commandant des forces dirigées sur Manatuto, avec injonction formelle de faire de cette place sa base d'opérations stratégiques contre Lacló. De nouveaux ordres sont expédiés aux peuplades de l'ouest; elles devront concentrer leurs contingents sur Liqueça et de là marcher sur Ulmera, autre province révoltée. Ces mesures plaçaient les rebelles entre les forces de la capitale et les troupes indigènes. Le gouverneur n'avait plus qu'à attendre la concentration des forces aux endroits indiqués pour commencer les opérations et voir en peu d'instants la rébellion anéantie. Mais cette rébellion avait des ramifications: les peuplades de l'ouest sur la fidélité desquelles le gouverneur avait compté, avaient fait tacitement cause commune avec les rebelles. Si la crainte de se compromettre leur donnait encore quelques hésitations, il était évident qu'elles chercheraient des moyens pour éluder les ordres reçus et n'être pas aux prises avec leurs complices.

Un mois et demi après l'arrivée de Mr. Cabreira au camp de Manatuto, on n'y trouvait que les forces de la province de Vemasse. Cet officier n'osait même pas compter sur celles de Manatuto elles-mêmes, qui résistaient à l'appel, sous prétexte que Manatuto ne pouvait pas séparer sa cause de celle de Lacló.

Le début des opérations ne nous avait pas été favorable: un village, assiégé par une de nos colonnes, avait repoussé les assaillants. Il était à craindre que ce premier revers n'encourageât et les rebelles et leurs secrets complices. Une seconde colonne, partie de Delly, se porte vers un village, occupé par les rebelles de Lacló, qui en faisaient leur point de départ pour se porter plus facilement sur Delly. Selon toutes conjectures, la mort de l'ancien sergent n'avait pas eu d'autre but que

de commencer hardiment les hostilités, d'attirer les forces de Delly sur Lacló et, cette diversion faite, de tomber sur la capitale et de la saccager. Ce plan assez bien conçu avorta par deux raisons : la garnison de Delly ne quitta point la place, et les peuplades de l'ouest ne se décidèrent pas à agir conjointement avec les rebelles de Lacló.

Cette colonne brûle le village, disperse les revoltés et revient à Delly.

Cet avantage partiel n'avait que peu avancé les affaires. Il fallait frapper un coup décisif, sous peine de voir les rebelles reprendre du terrain, leurs complices se prononcer ouvertement et notre influence se perdre.

Le gouverneur Portugais s'adresse au gouverneur des Moluques, lui peint sa situation critique et invoque son auxiliaire. Celui-ci, ne pouvant disposer de quelques forces de terre, en appelle au gouverneur-général, qui met à sa disposition une corvette à vapeur, *la citadelle d'Anvers*. Cette corvette aussitôt se montre dans les eaux de Delly. Alors, comme si cette démonstration à main armée d'une puissance amie tournait les esprits mutins en notre faveur, il y eut un revirement dans les peuplades d'ouest; le camp de Manatuto se grossit de montagnards bien organisés, qui vont stationner entre Delly et Lacló, chassant les rebelles de position en position. Un village seul offre une résistance sérieuse, par suite d'un manque d'ensemble dans l'attaque.

Le 26 Juin, la corvette Hollandaise, après une station de 3 jours à Delly, croise dans les parages de Timor, en commençant par Manatuto. La présence de ce navire décourage les rebelles, intimide les meneurs et les fait rentrer dans le devoir.

Restait Lacló, le centre de la rébellion, contre lequel il fallait déployer les mesures les plus rigoureuses, et qui dût servir d'exemple aux mutins à venir. La colonne de montagnards

prend position à l'ouest, et les irréguliers de Delly à l'est de Lacló. De très-fortes positions, occupées par les rebelles, barrent la route de Delly à Lacló. Il fallait s'en rendre maître avant d'invester Lacló. Le 5 d'Août elles tombent en notre pouvoir, après cinq assauts successifs et acharnés. Le gouverneur envoie un nouveau renfort d'irréguliers et de munitions, puis nos troupes s'avancent vers Lacló. Elles campent le 23 non loin des retranchements, et refoulent un avant-poste.

Le 24, au matin, nos troupes s'avancent en deux colonnes. Les mutins nous attendaient en avant de leurs retranchements: le combat s'engage. Vers onze heures nous étions parvenus à les refouler derrière leurs retranchements, et si dans ce moment, la seconde colonne eût attaqué à propos et conjointement, la place serait tombée en notre pouvoir, et l'ennemi aurait été cerné. L'engagement dure jusqu'à trois heures soutenu avec énergie par la première colonne, qui enfin fatiguée et haletante opère sur l'ordre du chef un mouvement de retraite. Arrive en ce moment la seconde colonne, développant son front de bataille en face de la place. En voyant le mouvement de retraite opéré par la première colonne, le commandant par une ineptie à peine excusable donne l'ordre aux siens de battre en retraite. Ce manque d'ensemble dans nos opérations aurait pu nous coûter cher en face d'une troupe bien organisée; il ne fit heureusement que retarder la chûte de Lacló. Vers minuit, ce même chef, comme pour réparer ses torts, divise sa troupe en trois bandes et les fait avancer silencieusement vers la place. A la pointe du jour, le feu s'ouvre vivement sur toute la ligne. A ce moment le régent de Lacló sort de la place en portant un drapeau blanc; il veut entrer en accommodements et demander merci; il ajoute que pendant la nuit les habitants ont abandonné la place et que le lieutenant- colonel, le fauteur du désordre, a été blessé. Le commandant des trois bandes repousse toute proposition, il fait un signe et les trois bandes se précipitent dans la place, la pillent et

l'incendient. Ce fut au tour de la colonne qui la veille avait vaillamment agi et qui se reposait de ses fatigues, d'accourir avec transport en voyant la fumée de l'incendie. Elle accourt prendre sa part de la curée. Buffles et chevaux tombent par centaines aux mains de ces pauvres Timoriens, qui trouvent dans ce riche butin la récompense de quelques semaines d'efforts et de fatigues.

L'heureuse nouvelle de la prise de Lacló parvint au gouverneur le 26 à 4 heures du matin. Il se hâte de la communiquer aux habitants de Delly. C'était la fin de leurs craintes et de leurs soucis, puisque l'état de siège était levé, et qu'ils ne seraient plus obligés de travailler aux champs l'arme au bras et, la nuit, de garder les murs, de faire des patrouilles et de protéger la place contre toute surprise.

Un ordre du jour, publié au son du tambour et lu à haute voix, proclame l'amnistie des mutins qui viendraient demander merci et déposer leurs armes. Il n' y a d'exception que pour le lieutenant-colonel : ordre est donné de l'appréhender au corps mort ou vif. A la nouvelle de cet arrêt de miséricorde, les révoltés quittent leurs broussailles, viennent faire amende honorable, et rejettent sur le lieutenant-colonel tous les torts de la mutinerie.

Tout rentré dans l'ordre, et les dispositions de sécurité prises, la petite troupe victorieuse revient à Delly. Elle rapporte en même temps les os du malheureux sergent, massacré par les rebelles, elle veut les inhumer avec tous les honneurs funèbres. Le gouverneur approuve ce dessin ; le lendemain il assiste avec tout son état-major et la troupée rangée en ordre de bataille aux derniers devoirs religieux et militaires rendus à la mémoire de la première victime de la rébellion.

Le jour suivant fut consacré à la distribution des récompenses. Au milieu de la grande place s'élevait un arc de triomphe, surmonté de drapeaux et de banderolles : au fronton étaient inscrits

deux vers de Camoens. En face de l'arc triomphal avait été dressée une tente pour y abriter le gouverneur, les hauts fonctionnaires et les invités; vis-à-vis la tente flottait à tous vents au haut d'un mât l'étendard du Portugal; une garde d'honneur s'espaçait aux alentours de la tente et devant l'arc de triomphe se déroulaient en demi-cercle les montagnards et les irréguliers. Le gouverneur, entouré de son état-major, prend place sous la tente, ou se trouvent aussi quelques dames. Sur un signe, la *fantasia* commence par trois cris horribles; c'est le cri de guerre des sauvages, appelé *Caqueadas*. Montagnards et irréguliers s'ébranlent, se mettent en marche, tambours battants, enseignes déployées, précédés de cinquante cavaliers. Ce sont les chefs, qui, après avoir passé sous l'arc au galop, mettent pied à terre devant le gouverneur, le saluent respectueusement et vont reprendre place devant le front de la troupe. Cette troupe se range en demi-cercle, alors le commandant-en-chef des indigènes s'avance au milieu du demi-cercle et pousse trois hourrahs, l'un pour sa majesté, l'autre pour la nation, le troisième pour le gouverneur. A ces trois hourrahs répond une clameur immense; les tambours sonnent la charge, les drapeaux s'agitent, les indigènes brandissent leurs sabres étincelants. Quand les clameurs ont cessé, au milieu d'un silence profond, le secrétaire du gouvernement lit la proclamation, où sont racontés sommairement les faits de l'expédition, fait l'éloge des chefs, et annonce sa répartition des récompenses accordées aux braves, c'est-à-dire, aux coupeurs de têtes (assudes). Les chefs des indigènes s'avancent, tenant chacun en main une longue canne au bout de laquelle se trouve un mouchoir auquel pend un anneau d'argent avec cette dévise: victoire de Lacló.

Le défilé commence: deux braves, tenant encore une tête par les cheveux, s'avancent, reçoivent au vol la canne jetée par le chef, agitent la tête, font d'affreuses contorsions, déposent en cadence la tête au pied de l'étendard, et vont en brandissant

le sabre reprendre leur rang. A ceux-ci succèdent deux autres et ainsi de suite, jusqu' à ce que toute la série des récompenses soit épuisée, Ensuite commencent les danses appelées Tabedaes, exécutées par des femmes Timoriennes autour des têtes coupées et des prisonniers, s'il y en a. Ces danses terminent la cérémonie. Les troupes s'éloignent; on distribue des rations d'eau-de-vie aux danseuses et aux guerriers, puis tout rentre dans le repos. Ces mêmes scènes de *fantasia* se renouvelèrent quelques jours après au camp de Manatuto en l'honneur des coupeurs de têtes.

La campagne terminée à l'est, il s'agissait maintenant de la poursuivre à l'ouest, où la rebellion avait étendu ses ramifications. La province de Liqueça restée fidèle à notre drapeau ne pouvait seule se charger de la comprimer. Ici surgissaient pour le gouverneur deux difficultés: la saison des pluies approchait; c'est l'époque ou les Timoriens se livrent aux travaux des champs. Il était présumable que ceux qui venaient de faire une campagne de cinq mois, refuseraient de prendre part à une seconde expédition, qui leur ferait perdre une moisson. Le second embarras était d'ajourner la campagne et de donner par là le temps aux mutins de se concentrer et d'augmenter leurs forces.

Après mûres délibérations le gouverneur voulant trancher le noeud gordien de la situation, fait annoncer qu'il se mettra lui même à la tête de l'expédition. Cette résolution extrême a entraîné les chefs des contingents et fait cesser les tentatives de désertion. Les chefs des irréguliers cantonnés à Delly avaient seuls fait quelques objections au sujet de ce plan:

»Nous répondons", disaient-ils, » de la personne du gouverneur à. S. M. le roi du Portugal, et nous ne sommes pas en nombre suffisant pour *faire de l'ombre* au représentant du Roi sur le champ de bataille. Jamais un gouverneur n'a commandé en chef une expédition: c'est du fond de son cabinet qu'il doit la

diriger. D'ailleurs en cas de défaite ou de retraite, comment le couvrir avec des troupes irrégulières et indisciplinées? Toutefois si le gouverneur nous enjoint de l'accompagner, nous obéirons."

Le gouverneur persista dans son projet et l'ouverture de la campagne fut fixée au 18 Septembre. Le matin du départ, 1200 hommes se réunissent sur la grande place, passés en revue par le représentant du Roi, qui, à cette occasion, leur adresse une chaude allocution. Des cris d'enthousiasme lui répondent, et il donne l'ordre du départ. On n'avait jamais vu à Delly un si nombreux ensemble de forces. C'était pour les indigènes un spectacle imposant. Un Européen aurait été émerveillé en voyant ces vêtements éclatants, ces panaches flottant sur des coiffures fabuleuses, cet attirail d'armes diverses, ces enseignes déployées, tous les chefs à cheval, l'epée nue à la main, les irréguliers avec leurs gilets de couleur écarlate, agitant en marchant des petites sonnettes de cuivre attachées aux bras et aux jambes, le tout précédé d'un nombre prodigieux de tambours battant le roulement d'un assaut.

A quatre heures de l'après-midi, le gouverneur et son état-major sortent de la place et arrivent vers 9 heures du soir à Tiba, lieu désigné pour le premier campement et le point de départ de la campagne. Le lendemain, des l'aube, le gouverneur fait l'inspection du camp, qui s'appuie à la mer et fait face aux montagnes.

La journée se passe en conférences avec les chefs, et à prendre des informations sur les alentours et sur les dispositions stratégiques. Le 20, à la pointe du jour, Mr. Labato, à la tête d'une colonne de 300 hommes, s'avance vers un village révolté qui par sa position pouvait intercepter la communication avec Delly. La fusillade commence à 9 heures, se poursuit sans interruption jusqu'à 11. Sur un avis de Mr. Lobato, qu'il a des morts et des blessés, et qu'il lui faut du renfort, le gouverneur

organise une colonne auxiliaire, qui va s'ébranler, quant en ce moment accourt, pâle et défait, Mr. Lobato lui-même blâmant en termes énergiques la lâcheté de sa colonne. Elle avait lâché-pied et s'était dispersée dans la plaine.

Ce début malheureux pouvait nuire à l'expédition entière, ôter la confiance des chefs, et décider les désertions. Le 21 le gouverneur donne l'ordre d'évacuer le village, de se porter en avant, il laisse une centaine d'hommes en réserve pour garder le camp, les bagages et assurer les communications, et va camper à Atu, village entouré de hautes montagnes couvertes par les rebelles, le seul endroit qu'il pût choisir à cause des sources. Ce même jour, à minuit, il apprend par un fuyard, que son corps de réserve est entouré; quelques instants après survient un autre fuyard, lui annonçant l'arrivée de ce même corps de réserve, qui avait pris la fuite en entendant les cris des rebelles dans les montagnes, et venait rejoindre le corps principal sans même avoir reçu un coup de fusil. Cette lâcheté et l'abandon d'un poste assigné méritaient naturellement toute la sévérité des lois martiales. Mais allez donc appliquer la loi militaire à des hordes, qu'il est impossible de soumettre à la discipline, et qui ne combattent qu'en irrégulier, c'est-à-dire sans le moindre ensemble, et chacun de son côté. Au matin du 22, les montagnes nous apparaissent couvertes des rebelles. Ils ouvrent le feu après avoir assoudi les airs par des cris sauvages. Le gouverneur, pour donner plus de consistance à ses opérations, donne l'ordre de répondre au feu sans abandonner le poste occupé par chaque contingent. La fusillade devenant de plus en plus vive, il fait avancer deux colonnes, qui chassant l'ennemi devant elles, doivent, en tirant l'une sur la droite, l'autre sur la gauche, converger vers une pointe, refouler les rebelles et les disperser. Tout s'exécute avec ensemble: les ennemis ont disparu.

Le 24 nous arrivons tout près de la résidence du Radjah

révolté et nous opérons notre jonction avec une colonne de 300 hommes sous les ordres du Radjah de Liqueça qui en outre amène ses montagnards. Ces forces réunies à celles du gouverneur se montaient environ à 3000 hommes, masse suffisante pour écraser les mutins. On tenta cependant un dernier effort pour épargner au Radjah rebelle les horreurs de la guerre, et tâcher de terminer l'expédition par des moyens pacifiques. Plusieurs chefs de nos irréguliers lui furent envoyés pour le décider à se soumettre de bonne foi, qu'a cette condition il sauvera sa province d'incendie et du pillage. Vains efforts! Le Radjah refuse toute entrevue et tout accommodement. Il en fallait donc venir à la force et résoudre la question par l'épée.

Le 26, notre petite armée se divise en trois colonnes. Celle de gauche à l'ordre d'arrêter les secours que pourraient envoyer les villages de l'ouest vers Tatupró, lieu de résidence du Radjah révolté, celle du centre doit marcher sur Tatupró; celle de droite tourner Tatupró et le prendre en flanc. Par une mesure de précaution, justifiée par l'affaire du 21, une réserve composée de l'élite de nos irréguliers doit garder nos cantonnements, tenir en observation les villages de l'est et protéger nos derrières. Le feu s'ouvre. La colonne de gauche avance sans rencontrer de sérieux obstacles; celles du centre et de droite arrivent jusqu' aux retranchements de Tatupró, où elles rencontrent une vigoureuse résistance. • C'est au milieu des broussailles qu'il faut agir et de ces remparts presque inextricables, les mutins tirent sur nos gens avec d'autant plus de sécurité qu'ils paraissent invisibles. Déjà la colonne du centre commençait à faiblir et à lâcher pied. Sur l'avis de Mr. Lobato, qui reclame des renforts, le gouverneur lance à son secours une centaine d'irréguliers. Heureusement Lobato avait retabli l'ordre, ramené les fuyards, puis se ralliant avec la colonne de droite, était parvenu à tourner Tatupró, à tomber à l'improviste sur quatre

villages circonvoisins et les incendiait. Celle de gauche, de son côté incendiait trois autres villages et se ramassait sur Tatupró, tandis qu'un corps de montagnards, sur l'ordre du gouverneur, descendait aussi des montagnes, ravageant tout sur son passage. Un cercle de feu resserrait Tatupró, qui résistait encore. La nuit fit fin à l'engagement et nos assaillants rentrèrent dans leurs cantonnements pour livrer le lendemain un assaut décisif. Des troupes régulieres auraient achevé en un jour et sans retard la prise de Tatupró. Mais avec nos auxilliaires de montagnards et d'irréguliers la nuit fait cesser toute collision, et chacun, son coup de main achevé, retourne à ses cantonnements. Si les révoltés, de leur part, avaient été plus tacticiens et plus éprouvés, ils auraient profité de la nuit pour réparer leurs pertes, se renforcer, et même pour nous attaquer à l'improviste. Rien de tout cela n'eut lieu. Les Timoriens, ainsi que tout peuple sauvage, se lassent vîte d'une résistance prolongée. Pendant la nuit du 26 au 27, les révoltés abandonnèrent Tatupró.

Le 27 au matin, nos troupes préparées pour l'assaut y entrèrent sans brûler une amorce, et livrèrent cette capitale au pillage.

La chûte de Tatupró se répandit avec rapidité dans les montagnes d'alentour, et décida en notre faveur les autres Radjahs, qui n'attendaient qu'une issue favorable ou contraire pour se prononcer en notre faveur ou pour se déclarer contre nous. Ces Radjahs rassemblent en toute hâte leurs contingents et les dirigent vers Tatupró pour les rallier à nos troupes. Le gouverneur leur fait donner l'ordre de se porter sur Motohon, grand village ou s'est réfugié le Radjah révolté, après l'abandon de Tatupró. Notre petite armée doit aussi se diriger sur les villages qui tiendraient encore.

Comme il ne restait plus qu'à poursuivre le Radjah dans sa dernière retraite, le gouverneur ne croyant plus sa présence

nécessire, et ayant en outre reçu quelques nouvelles peu satisfaisantes de l'est de l'île, confie le reste des opérations à Mr. Lobato, s'assure que toutes les precautions sont prises, voit déjà de loin le drapeau Portugais flotter sur les villages attaqués et retourne à Delly avec 150 hommes de la réserve.

Il y est reçu en triomphe par les habitants qui voyaient dans la prise de Tatupró le terme de leurs inquiètudes.

A son départ les opérations avaient continué; 3000 hommes entouraient Motohon et se préparaient à l'assaut, quand parut sur les retranchements un drapeau blanc. Le feu cesse et les assiégés font connaitre que le Radjah consent à capituler. Mr. Lobato fait repondre qu'il peut se présenter; la journée du 29 se passe en allées et venues, en pourparlers et en débats, et c'est le 30, au matin que le Radjah se présente devant le délégué du gouverneur, accompagné de ses fils. Il est amené à Delly, le 1r. Octobre par tous ceux qui ons pris part à l'expédition.

Le gouverneur le reçoit au millieu des troupes rangées en ordre de bataille sur la grande place. Le Radjah s'approche de l'étendard royal, s'agenouille, baise l'étendard, s'en couvre la tête, et vient se prosterner aux pieds du gouverneur, qui le relève, lui reproche ses méfaits, le condamne à une forte amende et à la réclusion jusqu'à ce que tout soit payé. Au Radjah succèdent les chefs subalternes, qui tous viennent faire acte de soumission; ils sont, comme le Radjah condamnés à de fortes amendes et à rester à Delly jusqu'a complet payement.

La distribution des récompenses et la fête des têtes terminent l'expédition; les chefs sont remerciés et les contingents licenciés.

La colonie était donc rentrée dans le repos et la soumission, d'autant que les nouvelles de l'est ne s'étaient pas confirmées. Il ne restait plus qu'à régler nos comptes avec les provinces qui s'avaient gardé la neutralité, ou avaient refusé leurs contingents. Ces dernières ont subi de fortes amendes et les autres

venues par le succès de nos armes, s'empressèrent de renouveler leurs serments de fidélité.

Telle a été la crise de 1861 à Timor. Quelque prudence, un peu d'activité et de sangfroid ont suffi pour la conjurer, et réduire à néant les menées ambitieuses d'un homme, sur l'habileté duquel comptaient les Timoriens mécontents et auquel le gouvernement Portugais avait accordé sa confiance, en reconnaissant en lui un degré d'éducation supérieur à celui de ses compatriotes.

Un peu plus d'audace de sa part aurait compliqué la situation. Son manque d'énergie et d'initiative nous a rendu notre influence.

Quelques mois après la pacification de Timor, arrivaient de Portugal des secours en argent, en troupes, en navires de guerre. Ces secours bien qu'arrivés trop tard ne seront pas perdus; ils serviront, au contraire, à consolider notre domination, à bonifier l'état précaire du personnel administratif, à favoriser toutes les sources du commerce et de l'industrie de notre colonie. Espérons que dans peu de temps notre domination aura à Timor des fondements inébranlables.

La crise que nous venons de traverser, doit nous servir de leçon pour notre conduite à venir. Jusqu'à present les moyens de douceur, l'éloignement des mesures de repression ont gouverné les Timoriens. L'expérience vient de nous enseigner qu'il faut savoir unir l'énergie à la douceur.

Nous terminons ce recit en souhaitant à notre colonie de Timor, des lois douces, et un gouvernement énergique. Il faut employer la force non pour tyranniser, mais pour faire obéir aux lois et contraindre au travail un peuple indolent. A cette condition, la colonie deviendra heureuse et prospère.

Delly, Mars 1862.

Batavia, LANGE & Co.

PERPUSTAKAAN NASIONAL

